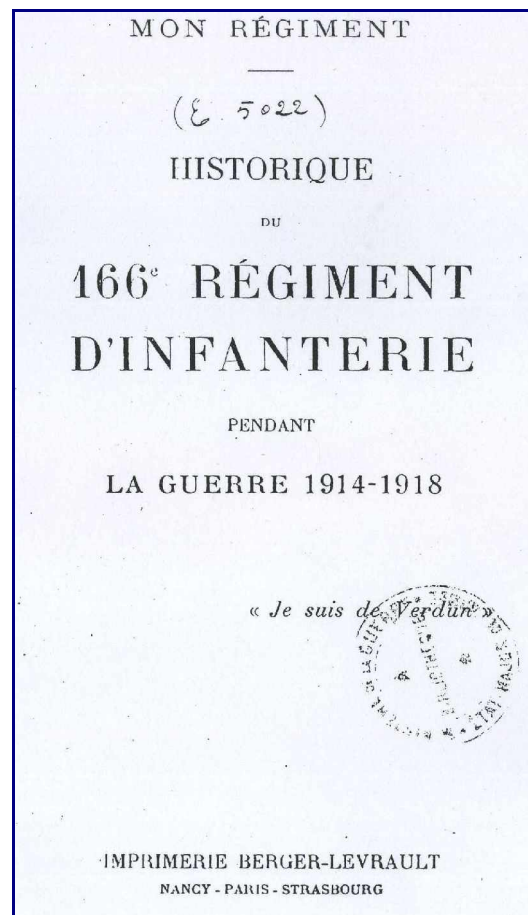


*HISTORIQUE
DU
166^e REGIMENT
D'INFANTERIE
PENDANT LA GUERRE
1914-1918*



MON RÉGIMENT

—

HISTORIQUE
DU
166^e RÉGIMENT
D'INFANTRIE
PENDANT
LA GUERRE 1914-1918

« Je suis de Verdun »

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY - PARIS – STRASBOURG

**HISTORIQUE
DU
166^e RÉGIMENT D'INFANTERIE
PENDANT
LA GUERRE 1914 – 1918**

Formation du régiment.

Le 166^e R.I., un des régiments de forteresse créés en 1913, a été formé avec les 4^e bataillons des 154^e, 132^e, 150^e et 151^e. C'est dire qu'il se recrutait surtout dans les départements frontières du Nord et de l'Est, mais il comprenait aussi un bon nombre de Parisiens et de Normands.

Le 166^e s'honorait de tenir garnison à Verdun. Le 4^e bataillon était réparti dans les forts de Troyon, des Paroches, Camp des Romains, Liouville et Gironville. Les 6^e, 7^e, 8^e, 10^e et 2^e compagnies étaient détachées dans les forts de Belrupt, ouvrage de Déramé, Houdainville, Moulainville, Rozelier. Le gros du régiment occupait les casernes du nouveau Chevert.

Ce jeune régiment était commandé par le colonel JACQUOT - un chef - véritable type de l'officier français, unissant à la parfaite connaissance du métier la valeur morale d'un idéal patriotique auquel il a tout sacrifié. Secondé par d'admirables officiers, il avait su faire de son régiment un instrument, déjà renommé, de manœuvre et de combat. Lorsque la guerre éclata, le 166^e était vraiment un beau régiment.

Combat d'Étain (25 août 1914).

Dès le 30 juillet, trois jours avant la déclaration de guerre, le 166^e est en campagne. Il fait partie de la défense mobile de Verdun et débute par des travaux d'organisation aux pieds des Hauts de Meuse, dans le secteur d'Haudiomont, à Eix-Abaucourt. Puis il entre dans la lutte. C'est le 25 août; la bataille de Belgique bat son plein. Il s'agit, par une manœuvre offensive habile, de retarder le passage de la Meuse par les Allemands. Le 166^e reçoit la mission de refouler l'ennemi qui s'est très fortement installé dans les carrières de Béhaut et menace Étain.

A 2 heures de l'après-midi, nous débouchons de la petite ville. Le colonel JACQUOT se met à la tête de son régiment et en déploie les compagnies avec une aisance et un sang-froid qui font demander : « Sommes-nous à la parade ou au combat ? »

La manœuvre réussit parfaitement. Les lignes de tirailleurs progressent sous la pluie des balles et des obus ; l'ennemi, délogé de sa position, est contraint de se retirer. Hélas ! la joie de ce premier combat, ou plutôt de ce premier succès, était endeuillée par une perte immense. Le colonel JACQUOT était tombé, au milieu de ses hommes, foudroyé par une balle qu'il recevait debout, face à l'ennemi, une cigarette à la main. Du moins, le nom de ce grand chef et le souvenir de son héroïque trépas resteront gravés en traits ineffaçables dans les annales du régiment.

La croix de la Légion d'honneur fut décernée au lieutenant LE BIHAN et au sous-lieutenant DUSSEAU, et la Médaille militaire au médecin auxiliaire BERTHAULT. Au soir du 25 août, un ordre du général commandant la 72^e Division ramenait le 166^e sur sa position d'Haudiomont où les journées se passent en patrouilles et embuscades.

Pertes : 4 officiers dont le colonel, 9 sous-officiers, 153 hommes.

Combat de la ferme de Sorel (septembre 1914).

La première victoire de la Marne vient d'être remportée. Nos troupes poursuivent l'ennemi battu et trompé dans ses espérances. Le 166^e, en liaison avec la 7^e D. C., devra couvrir le flanc droit du 6^e Corps opérant en Argonne.

Le 15 septembre, il engage le combat autour de la ferme de Naumoncel. Le lendemain, il repart à l'assaut ; le 3^e bataillon enlève la ferme de Sorel et s'y maintient jusqu'au moment où l'incendie l'oblige à se retirer. Mais, le 17, la ferme est reprise, et le même élan magnifique fait tomber entre nos mains la ferme de Ville-Forêt.

Ce soir-là, le général commandant la 7^e Division écrivait au colonel GENIN qui avait pris le commandement du 166^e : « Je m'applaudis d'avoir eu sous mes ordres, pendant quelques jours, votre brave régiment. »

Cette mission accomplie, nous reprenons la garde du secteur d'Haudiomont. Des reconnaissances sont organisées au village et au bois de Maucourt, au moulin d'Étain, à Fresnes-en-Woëvre.

La guerre de mouvement est « calée », c'est la guerre de tranchées qui commence.

Pertes : 3 officiers, 13 sous-officiers, 132 hommes.

Combats de Marcheville (18 mars - 27 mars - 8 avril 1915).

Pendant de longs mois, le 166^e ne quittera plus la plaine marécageuse de la Woëvre. Un rôle obscur, une tâche austère vont lui être départis. Il sera chargé de garder et d'organiser les avancées des villages de Pintheville et de Riaville. Le 12 novembre, le 2^e bataillon (commandant DES MELOIZES) est appelé à contre-attaquer. L'ennemi avait surpris la vigilance d'un régiment voisin. L'opération est vigoureusement menée. Pintheville rentre en notre possession.

Avec l'hiver commence une douloureuse faction dans la boue glacée. Dans un terrain où le moindre coup de pioche faisait affleurer une eau surnoise, il ne fallait pas songer à creuser des tranchées ni des abris. Pour se protéger des balles, on se contentait d'une simple gabionnade et, contre le terrible crapouillot qui fait bientôt son apparition, l'on n'avait guère d'autre protection que deux doigts de terre sur une mauvaise claie.

Le 18 mars 1915, ordre nous est donné d'enlever le village de Marcheville. Le 1^{er} bataillon réussit à prendre pied dans la première tranchée allemande, mais il en est rejeté par une contre-attaque. Nouvelle tentative, le 27 du même mois, par le 3^e bataillon; mais le succès ne vient pas récompenser le mérite d'un combat entrepris avec confiance et mené avec un entrain qui resteront l'honneur des anciens combattants du 166^e. Les 11^e et 12^e compagnies sont citées à l'ordre du jour.

Le 8 avril 1915, nous sommes de nouveau appelés à sauter le parapet. Il fallait opérer une diversion destinée à assurer le succès de l'attaque de la redoutable et légendaire crête des Épargés. Par une nuit sombre, sur un terrain détrempe par les pluies et coupé de réseaux de fil de fer, le 2^e bataillon se lance contre la cote 233, mais tombe, presque au but, sous les fusils et les mitrailleuses de l'ennemi. Attaque meurtrière et sans gloire dont le fruit, cependant, fut recueilli par nos voisins : les vainqueurs des Épargés.

Pendant quatre mois encore, le régiment, fort éprouvé, défendra le secteur de Riaville, au nom peu retentissant et qui ne connut guère les honneurs du communiqué. Et pourtant, il nous avait coûté des pertes douloureuses et il avait exigé du 166^e une endurance peu commune et un inébranlable esprit de fidélité à l'accomplissement du devoir obscur, sans panache, sans récompense visible, fidélité pourtant la plus difficile de toutes.

En octobre 1915, le commandement nous déplace et nous transporte dans la tranchée de Calonne, dans le secteur plus calme de Mouilly, où le régiment reprendra haleine et se reformera.

Pertes : 19 officiers, 97 sous-officiers, 1.041-hommes.

OFFENSIVE DE VERDUN

Combat des Épargés (février 1916).

Après un mois d'entraînement dans la région de Pierrefitte (Meuse), nous faisons connaissance avec un secteur dur entre tous, le secteur des Épargés. En janvier, en février et en mars, c'est-à-dire pendant les mois les plus inclements de l'année et à l'instant où se déclenche la formidable offensive du Kronprinz sur Verdun. En dépit de la conjuration des éléments naturels et des inventions les plus meurtrières de la science humaine, nous tenons tête aux attaques réitérées des Allemands.

Inébranlablement fichés dans la boue profonde et glacée, malgré les mines qui explosent sous nos pieds, malgré les engins de toutes sortes qui éclatent sur nos têtes, nous maintenons intacte cette crête au nom désormais immortel.

Le 18 février, trois mines successives bouleversent profondément les tranchées tenues par le bataillon BANES.

Le 28, l'Allemand prononce une attaque au pied des Épargés, s'empare du village de Champion et cherche à s'infiltrer pour prendre le régiment à revers ; c'est alors qu'une intervention spontanée des sapeurs et des pionniers du régiment déjoue la manœuvre et contraint l'ennemi à se retirer.

Trois jours après, l'ennemi tente de contourner le point X. Il n'épargne aucun moyen pour réussir : explosion de deux mines souterraines, tirs intenses d'artillerie. Mais il en est pour ses frais. Le courage presque surhumain du bataillon BENEDITTINI contraint l'adversaire à abandonner la partie.

Lorsque le régiment de Verdun descendra des Épargés dans la nuit du 9 mars, il pourra se rendre ce témoignage glorieux : « De la grande forteresse confiée à ma garde, je n'ai pas perdu un seul ouvrage. »

D'ailleurs, une belle citation décernée au lieutenant-colonel MORAND notait les mérites acquis par tout le régiment dans la défense de cet inoubliable secteur.

Pertes : 10 officiers, 39 sous-officiers, 422 hommes.

Bois des Chevaliers.

Coup de main du 22 mai.

Après un court repos sur la deuxième position dont il achève l'organisation, le voici, le 4 avril, chargé d'occuper les lisières du bois Bouchot, puis celles du bois des Chevaliers.

Le secteur est relativement calme et le régiment va connaître des journées sans combats. Pendant très peu de temps d'ailleurs, le haut commandement ayant décidé de reprendre le fort de Douaumont, une diversion est nécessaire; il faut tromper l'ennemi et l'obliger à disperser ses réserves. A cet effet, ordre est donné au 166^e d'exécuter un large coup de main. Après plusieurs jours d'une violente préparation d'artillerie, qui, d'ailleurs, ne restait pas sans réponse de la part de l'adversaire, le 22 mai, au signal du clairon, la compagnie CUBURU s'élance à l'assaut. Avec une furie irrésistible et sous un tir de barrage intense, nos groupes d'attaque bondissent dans les tranchées adverses et engagent la lutte au revolver et à la grenade. L'ennemi raccourcit son barrage d'artillerie, tire dans ses propres lignes et, n'ayant aucune notion sur l'envergure de l'opération, ameuté ses réserves. La mission du 166^e était remplie, il avait attiré sur lui une partie des forces ennemies, nos groupes rentrent dans nos lignes, notre artillerie continue son tir.

A la même heure, de l'autre côté de Verdun, le fort de Douaumont, privé des réserves qui lui étaient destinées, était brillamment enlevé par une de nos divisions d'élite. Un mois plus tard, le régiment est relevé. Le général commandant la II^e Armée rend hommage à la vaillance des brillants exécutants de l'opération du 22 mai et décerne la palme au capitaine CUBURU, aux sous-lieutenants PURENNE et DIOT, au soldat MOREAU. Le cycliste BOUZIN, légendaire au régiment, reçoit la Médaille militaire.

Pertes : 5 sous-officiers, 93 hommes.

OFFENSIVE DE LA SOMME

Combat de Vermandovillers (4 et 6 septembre 1916)

Par étapes, le régiment se porte à Ligny-en-Barrois d'où il est transporté par voie de fer dans la Somme. Une dizaine de jours sont consacrés à l'instruction et à la remise au point du matériel. Le 14 juillet, il monte en ligne et va occuper le secteur de la ferme de Lihu et Lihons. Il travaille activement à l'aménagement du secteur en vue d'une attaque de grand style fixée au 21 juillet. L'opération assignée au 166^e est étroitement liée à celle que doit mener la division voisine. Cette dernière n'ayant pu atteindre ses objectifs, contre-ordre est donné au régiment. L'ennemi a dévoilé nos intentions, il entreprend un pilonnage intense de nos positions. Sous un bombardement continu d'obus de tous calibres, le 166^e poursuit cependant ses travaux d'approche et, par des reconnaissances nombreuses et audacieuses, tâte l'ennemi, le harcèle et le maintient en alerte permanente. Pendant ce temps, la préparation d'artillerie suit son cours, les tirs de destruction se font plus précis ; les batteries ennemies sont couvertes et muselées par les nôtres. L'assaut va pouvoir être lancé.

Le 4 septembre, l'ordre d'attaque est donné. Objectif : Vermandovillers. Le bataillon BOUCHE, bataillon de première ligne, prend position dans les tranchées de départ. Le bataillon HEURTEL est en deuxième ligne ; le bataillon BENEDITTINI en troisième ligne. A 14 heures, les vagues d'assaut franchissent le parapet. Une fusillade intense de mousqueterie et de mitrailleuses les accueille, mais ne réussit pas à les arrêter ; en quelques secondes, elles sont sur les défenseurs, elles occupent la première tranchée et font 50 prisonniers. La progression ne peut cependant se poursuivre ; des mitrailleuses ennemies placées en flanquement empêchent tout mouvement. Quelques salves d'artillerie ont raison de cette résistance locale et, à 22 heures, les objectifs de la journée sont atteints. Une contre-attaque ennemie, déclenchée presque aussitôt, est repoussée énergiquement avec des pertes sanglantes pour l'adversaire. Au cours de cette rude attaque, les deux tiers du bataillon de première ligne ont été mis hors de combat et lorsque, le 5, au petit jour, l'ennemi lance à la contre-attaque des troupes fraîches et bien supérieures en nombre, nos éléments avancés sont contraints de céder du terrain, non pas sans avoir, auparavant, fait de grands vides dans les rangs de l'adversaire, luttant au corps à corps, sous une pluie diluvienne, ils ne cèdent que devant le nombre et en faisant payer bien cher à l'ennemi son audacieuse entreprise.

L'attaque est reprise le lendemain, le bataillon BENEDITTINI a remplacé le bataillon BOUCHE, et, à 16 heures, il part à l'assaut, commandant en tête. Le barrage de l'artillerie ennemie est franchi rapidement et voici déjà nos premiers éléments en contact avec l'ennemi. Mais un feu nourri de mitrailleuses les bloque net. Ce sont deux blockhaus qui ont survécu et que, coûte que coûte, il faut réduire à la grenade. Pendant que nos lignes de tirailleurs fixent la défense ennemie, le commandant BENEDITTINI lance les grenadiers de la compagnie ROMAIN (compagnie de réserve) dans le boyau des Chevaliers. Ils bousculent les barrages successifs, pénètrent dans la fameuse tranchée d'Uranus et nettoient en quelques instants la position de tous ses défenseurs. Nos lignes de tirailleurs reprennent leur marche en avant, s'établissent sur la position, retournent les parapets et, par une progression à la grenade, élargissent nos gains. Le 7, une violente contre-attaque dirigée sur l'aile droite du bataillon est énergiquement repoussée et, de concert avec le régiment voisin, nous réussissons à progresser dans le boyau du Prince, rendant précaire la situation de l'ennemi, serré de près aux deux ailes.

Le lendemain matin une forte patrouille de volontaires, chargée de reprendre le contact, constate que, sous notre pression, l'ennemi a abandonné la position, laissant ses blessés et un important matériel. Immédiatement, la compagnie ROMAIN se porte en avant, occupe les tranchées du village de Vermandovillers, s'y installe solidement, pendant que des patrouilles reprennent le contact avec l'ennemi et jalonnent son nouveau front.

Le 9 septembre, le régiment est relevé.

Par un temps défavorable, sur un terrain mouvant où le ravitaillement est presque impossible, il a, après cinq jours de combats acharnés, atteint les objectifs qui lui étaient assignés.

Ici, comme à Verdun, il a été à hauteur de sa tâche et, une fois de plus, inscrit à son histoire une page glorieuse.

Pertes : 26 officiers, 75 sous-officiers, 836 hommes.

Secteur de Bouchoir (septembre 1916 - février 1917).

Au cours de ces luttes, le régiment a perdu une partie de ses cadres et beaucoup de ses meilleurs éléments. Il est retiré du front de combat et va stationner dans la région de Broyés et Sérévillers.

A partir du 26 septembre 1916, il tient les secteurs défensifs du Labyrinthe et du Quesnoy-en-Santerre (à cheval sur la route Amiens - Roye) et il y séjourne, dans un calme relatif, jusqu'au 1^{er} février 1917. En dehors des incidents courants de la vie de secteur, il y a lieu seulement de signaler, pendant cette période, le coup de main exécuté le 24 décembre, par des éléments du bataillon ROCHE, sur le point 313 (sud de la route Amiens - Roye) pour faire des prisonniers. Cette opération, brillamment exécutée sous le commandement du lieutenant BUR, permet d'obtenir des renseignements intéressants.

Le lieutenant BUR est décoré de la Légion d'honneur, le sergent-major FLEURY et le soldat DIOT reçoivent la Médaille militaire.

La 132^e D. I. est alors enlevée de la Somme pour recevoir une autre destination. Pendant les premières semaines de février, le 166^e R. I. est amené par étapes et voie ferrée, en réserve dans la région de Verdun (zone Nixéville - Blercourt).

Combat d'Avocourt (mars 1917).

Le régiment est dirigé, le 14 mars, sur le secteur B ouest (quartier des Rieux, Malleray et Gauthier), situé à l'ouest de la route d'Avocourt à Malancourt.

A la plus mauvaise époque de l'année, sur des positions où il faut, dans la boue et l'eau, tenir sans relâche au prix de souffrances héroïques, le régiment va subir, presque à son arrivée en ligne, de furieuses attaques. On retrouvera en lui les belles qualités de ténacité et d'endurance dont il fit preuve en Woëvre et aux Épargnes, alliées à l'activité offensive qu'il a déjà déployée pendant la bataille de la Somme.

Le 18 mars 1917, après une préparation d'artillerie et des tirs de destruction d'une extrême violence dirigés depuis trois jours sur les quartiers Malleray et Gauthier, les Allemands se portent à l'attaque de nos tranchées, ayant pour objectif le saillant Gauthier (liaison entre les 1^{er} et 2^e bataillons) et, malgré la défense acharnée de nos compagnies, ils réussissent à prendre pied dans nos lignes.

En dépit des moyens formidables de l'artillerie ennemie et des circonstances atmosphériques défavorables, une partie des tranchées perdues est reprise dans des contre-attaques menées la jour même par les 1^{er} et 2^e bataillons du 166^e, et le lendemain 19, par ces mêmes unités, en coopération avec deux bataillons du 122^e R. I.

Les 1^{er} et 2^e bataillons du 166^e, épuisés et ayant subi de lourdes pertes, sont relevés le 22 mars et mis au repos dans les camps de la forêt d'Esnes.

Le 3^e/166 qui a subi, en tant que troupe de réserve, sa part de ces rudes journées, reçoit de son côté l'ordre d'aller relever (26 mars) le 4^e/330 dans le quartier du Bec (col entre le Mort-Homme et 304). Il passe ensuite, sur cette position même, en soutien du 4^e/330 qui est chargé d'attaquer. Dans ce secteur marécageux, dominé de toutes parts et n'offrant aucune protection contre les feux de l'infanterie et de l'artillerie ennemies, le 3^e bataillon du 166^e fait preuve des plus belles qualités d'énergie et remplit pleinement sa mission.

Au cours de ces durs combats, le régiment a perdu 9 officiers, 26 sous-officiers, 433 hommes.

La palme est décernée aux sergents LAURENT et ROUX, et aux soldats PETIT, DUMAS et DEBONTHE.

Après quelques jours d'une nouvelle occupation de secteur B ouest, le régiment se porte, pendant la deuxième quinzaine d'avril, dans la zone Dommartin-sur-Yèvre, Dampierre-le-Château (Marne), où il est soumis à l'entraînement.

Secteur de la Dormoise - Tahure (mai 1917).

Le régiment passe aux ordres du général commandant la IV^e Armée.

Mis à la disposition de la 24^e D. I., il est affecté, du 6 au 23 mai, à la défense du secteur sud de la Dormoise. Cette période est employée à des recherches d'identification des troupes ennemies. Chaque nuit, plusieurs patrouilles et embuscades ont lieu sur le front du régiment d'infanterie et deux forts coups de main sont exécutés par la 3^e compagnie (capitaine GALLAS) et la 2^e compagnie (adjudant BOEZ) les 15 et 17 mai.

Dès lors, le 166^e va être employé dans une série d'opérations actives beaucoup plus importantes et plus ardues.

Combat du mont Blond - Massif de Moronvillers

(Mai - juin 1917.)

A la fin du mois de mai, le régiment reçoit l'ordre (29 mai) de relever le 9^e R. T. dans le sous-secteur du mont Blond.

Les circonstances difficiles de la bataille qui se livrait en ce moment aux monts de Champagne vont mettre à nouveau le régiment à l'épreuve; elles lui donneront, en revanche, l'occasion de s'illustrer une fois encore par de glorieux hauts faits. Le secteur du mont Blond vient d'être conquis ; le terrain n'est pas organisé et il n'existe ni tranchées, ni boyaux, ni abris. D'autre part, l'ennemi a ses meilleures troupes rassemblées en face de nous ; il dispose de sérieuses forces d'artillerie et n'est pas résigné au recul qui lui est imposé sur ce point du front.

Cette situation fait régner une grande agitation pendant la première quinzaine de juin. Le tir de barrage est déclenché plusieurs fois chaque nuit et nos positions sont soumises à des bombardements violents et à des tirs de harcèlement ininterrompus qui nous causent des pertes. Néanmoins, au prix de beaucoup de courage et d'efforts, l'organisation du secteur entre en bonne voie de réalisation. Si peu favorable que doive être à cette tâche l'activité de combat, il devient cependant nécessaire de la créer pour obtenir l'amélioration de certaines de nos positions avancées. L'ordre est donné, dans ce dessein, d'enlever le système de tranchées Flensburg et Blonde.

L'attaque est fixée au 18 juin 1917. La mission en est confiée au bataillon d'INGUIMBERT (1^{er} bataillon).

La 1^{re} compagnie (DIOT) et une partie de- la 3^e (GALLAS) réussissent à atteindre leur objectif (partie est du système de tranchées). Le tir mal réglé de notre artillerie arrête la progression de la 2^e compagnie (HARISPURU) qui fait face à la partie ouest des tranchées Flensburg et Blonde.

Les gains sont maintenus et deux grosses contre-attaques ennemies repoussées.

Le 19 juin, après des combats à la grenade dans le but de consolider les gains de la veille, la 2^e compagnie est chargée pour la deuxième fois de s'emparer des

branches ouest des tranchées de Flensburg et Blonde. Notre attaque est enrayée par le bombardement et les feux de mitrailleuses ennemies.

Le 2^e bataillon (BOUCHÉ) remplace, le 20 juin, le 1^{er} bataillon qui a souffert et qui passe en réserve. Sous un pilonnage meurtrier, le 2^e bataillon organise le terrain et fait des travaux d'approche en vue de préparer une nouvelle attaque du bloc de tranchées Flensburg et Blonde, encore aux mains des Allemands.

L'opération est exécutée, le 21 juin, par la 3^e compagnie du 166^e et quatre équipes de grenadiers de la IV^e Armée.

Le 2^e bataillon a ensuite la rude mission d'occuper les positions conquises et de les organiser ; étant soumis aux réactions violentes et prolongées de l'artillerie ennemie, il s'en acquitte vaillamment. Les contre-attaques tentées par les Allemands restent vaines. Les 1^{er} et 2^e bataillons sont fatigués et très affaiblis. Le régiment est relevé, le 25 juin, et transporté dans des cantonnements de repos de la vallée de la Coole, où il stationne jusqu'au 20 juillet. Au cours de ces durs combats, il a perdu 5 officiers, 41 sous-officiers, 561 hommes.

Le sous-lieutenant MANGIN, le sergent PIERROT, les soldats HENRION, AUBERT et BREDA sont cités à l'ordre de l'armée.

Secteur des monts de Champagne (juillet - septembre 1917).

De cette époque au 23 septembre, le 166^e tient successivement les divers secteurs des monts de Champagne (quartier du Casque, Téton et Perthois). La mission est de se stabiliser sur les positions. Les tirs d'artillerie sont diminués progressivement et les travaux d'organisation défensive sont poussés avec activité.

Secteur de Saint-Hilaire-le-Grand - Auberives

(Octobre 1917 - juin 1918)

Après une période d'instruction passée dans la zone de Vitry-la-Ville, le 166^e est de nouveau dirigé vers le front. Il occupe, à partir du 26 octobre, le sous-secteur Magord à l'est de la Suippe; c'est un secteur défensif d'activité moyenne. La configuration du terrain est favorable aux petites opérations (coups de main, patrouilles, embuscades) et le commandement prescrit d'intensifier ce genre d'actions. Les qualités d'initiative et d'audace de nos hommes s'y révéleront d'ailleurs de façon supérieure. Deux coups de main sont exécutés avant la fin de l'année : l'un, le 18 novembre 1917, sur le point 72 (sous le commandement du sous-lieutenant MANGIN), l'autre, le 14 décembre, sur le point 107, sous le commandement du sous-lieutenant LEMAIRE, dans le but d'obtenir l'identification des troupes ennemies. Presque chaque jour plusieurs patrouilles ou embuscades ont lieu.

Ces opérations apportent des renseignements intéressants, et le harcèlement de l'adversaire, que déterminent leur préparation et leur fréquence, provoque de la lassitude chez celui-ci et amène la reddition de nombreux déserteurs. Le 13 février 1918, le sous-lieutenant FLEURY va cueillir dans leur propre repaire deux soldats allemands. Le chef de l'expédition, le sergent PECHENET et le soldat GUERRIER épingleront une palme à leur croix de guerre.

Cependant, à nos coups de main, l'ennemi essaie de riposter par des opérations du même genre. Mal lui en prend. C'est ainsi que, le 17 février, le 2^e bataillon reçoit, pour sa belle résistance, les éloges du général commandant, le 30^e C. A. (1).

Nouvelles tentatives le 4 et le 11 mars : nouvel échec par l'assaillant.

Le 21 du même mois, on put se demander si nous n'allions pas faire les frais de

¹ Le 166^e R. I. a bravement défendu sa position. Dans ce nouvel échec d'un coup de main ennemi, la 132^e D. I. trouve la récompense des efforts qu'elle a soutenus pour barder son front de réseaux importants. La vigilance du chef de bataillon, des officiers et des hommes a fait que les réglages discrets de l'ennemi n'ont pas échappé à l'attention : toutes les mesures de parade ont été prises et l'artillerie s'est déclenchée rapidement. Le 2^e bataillon du 166^e recevra mes compliments.

Général commandant le 30^e Corps d'Armée
CHRETIEN

la suprême offensive annoncée avec tant d'assurance et de fracas par la presse d'outre Rhin. De grand matin, les Allemands déclenchaient sur nos positions un bombardement général d'une extrême violence. Mais leurs vagues d'assaut vinrent se briser obstinément sur la magnifique résistance de nos soldats. Et même des prisonniers restèrent entre nos mains.

Après cette fructueuse alerte, le mois de mai devait nous rester favorable. Le 2, une embuscade nous vaut un prisonnier. Le sergent DENEUVILLE et le caporal MOUILLET obtiennent une citation à l'ordre de l'armée. Dix jours après, le sous-lieutenant FLEURY fait une nouvelle capture de deux ennemis et enfin, le 27, 9 soldats allemands sont tués dans leurs lignes et un dixième est ramené dans les nôtres. La Médaille militaire est décernée à l'adjudant DEVAUX qui s'est élancé par trois fois à l'assaut avant de tomber blessé ; les sergents CALLIER et ROHMER sont cités à l'ordre de l'armée, et le général LEBRUN, commandant le 3^e C. A., ordonne que le récit de cette hardie opération, où « les qualités de décision, d'audace, de sang-froid et de bravoure se trouvent toutes réunies », soit lu et commenté dans toutes les unités.

Après la vaine riposte ennemie des 30 et 31 mai, le sous-lieutenant FLEURY est nommé chevalier de la Légion d'honneur pour son beau coup de main du 14 juin : 4 Allemands tués et 2 faits prisonniers.

Les sergents LAURENCE et HEDE reçoivent la palme qu'ils ont méritée.

Mais ces coups de main n'absorbent pas toute l'activité du régiment. Entre temps les travaux défensifs étaient poussés avec ardeur et persévérance; n'étaient-ils pas de tradition au 166^e ?

Le jour était proche où leur utilité serait démontrée victorieusement. En attendant, une voix autorisée, celle du général LEBRUN, en appréciait le mérite dans les termes élogieux que voici :

« Je vous prie de transmettre mes félicitations et mes remerciements à tous ceux qui y ont participé et tout particulièrement au 2^e bataillon du 166^e R. I. (bataillon BOUCHE) où tous, cadres et hommes, ont rivalisé de zèle. »

OFFENSIVE ENNEMIE DU 15 JUILLET

Cependant, sur d'autres fronts, la bataille faisait rage. L'ennemi, après ses deux offensives gigantesques de mars et de mai, s'apprêtait à en prononcer une troisième sur le secteur de l'armée GOURAUD. Il la voulait décisive, et elle le fut, mais à l'encontre de ses espérances.

Le 166^e était prêt à recevoir le choc, il le savait inévitable, mais surtout il l'attendait avec cette confiance qu'une longue série de petits succès venait d'enraciner dans les âmes. Bien entraînés, tenus en haleine, ayant foi dans le commandement et sûrs d'eux-mêmes, que ne pouvaient les braves du vieux régiment de Verdun.

Après une semaine d'entraînement intensif dans les camps de Louvercy, le régiment va occuper, le 3 juillet, le sous-secteur du Téton.

« L'attaque ennemie sur le front de l'armée est imminente, et il faut s'attendre à ne plus avoir d'autre avertissement que le commencement de la préparation d'artillerie.

« Général commandant l'armée. »

Calme et résolu, le 166^e se met à l'œuvre et par un labeur acharné, transforme le secteur qui lui est confié en une forteresse inviolable. Toutes les brèches sont obstruées, les réseaux renforcés, pendant que, vigilants, les postes avancés dépensent leur activité combative en embuscades et coups de main fructueux.

Le 14 juillet, ordre est donné de prendre le dispositif de grande alerte.

Deux sections (sous-lieutenants BABOT et sous-lieutenant BONVALLET) réparties en quatre groupes sont laissées en vigie sur le Téton et les Gascons, chargées de signaler le débouché de l'attaque.

La compagnie FLEURY et la compagnie de mitrailleuses PILARD occupent la ligne des blockhaus, prêtes à dissocier les vagues d'assaut, et à leur faire perdre toute cohésion.

Les compagnies MIQUEL, LAUZANNE et CHAIRON, sur la ligne du bois du Chien doivent imposer à l'ennemi un sérieux temps d'arrêt, briser son élan et, en

lui causant de lourdes pertes, préparer le coup de massue final que les bataillons BAUELLE et ROCHE, en position d'attente sur la ligne intermédiaire, sont prêts à donner.

« Ne pas reculer d'un pas, en tuer, en tuer beaucoup, jusqu'à ce qu'ils en aient assez. » Telle est la mission glorieuse du régiment.

A 0 heure, 15 juillet, déclenchement brusque de la préparation d'artillerie qui, jusqu'à 4 heures, se poursuivra avec une violence inouïe. Minen et obus de tous calibres sur la première position ; obus toxiques, lacrymogènes et sternutatoires sur la position intermédiaire ; obus de gros calibre, chapelets de grenades sur les batteries et les réserves ; tir des pièces à longue portée et bombardement par avions de l'arrière-front, jusqu'à Châlons. De 4 heures à 5 heures, le bombardement redouble de violence. A 5 heures, du sommet du Téton, part la fusée signal. L'attaque est déclenchée, le régiment tout entier est engagé dans la bataille. Du poste de commandement Marie (P. C. du, commandant BOUCHE), on aperçoit les groupes ennemis qui débouchent de la crête du Téton. Déjà, la ligne des blockhaus a ouvert le feu et oppose aux assaillants une énergique résistance. Certains îlots tiendront de longues heures encore devant le flot qui déferle. Mais la plupart seront, sinon submergés, du moins contournés et dépassés par l'assaillant déjà gêné dans son avance et qui, mitraillé et surpris, est obligé de procéder par infiltration. Il progresse cependant, plus rapidement à l'ouest, moins vite vers l'est. Et le voici qui, sans se soucier des vides qui se creusent sous nos balles, essaie d'aborder la ligne du bois du Chien. Il est 8 heures du matin. Le bois du Chien ne sera pas attaqué de front, mais à revers. Peu à peu, les défenseurs de la 1^{re}, 6^e et 9^e compagnies sont submergés par les éléments ennemis qui les attaquent à la grenade. Beaucoup de nos hommes sont blessés ou tués à leur poste. Des barrages privés de leurs défenseurs doivent céder. Les combats à la grenade dirigés par les officiers se poursuivent. Toutefois, ce n'est que vers 10 heures que la position tombera aux mains de l'ennemi. Chacun a magnifiquement rempli le rôle qui lui était assigné. Les quatre groupes laissés en sentinelles avancées sur les crêtes en feu se sont fait tuer comme autrefois d'Assas, au cri de « Voici l'ennemi. »

Dans leurs îlots, les petites garnisons de mitrailleurs ont servi de brise-lames et leur sacrifice autant que leur ténacité a commencé la dislocation des colonnes d'assaut.

Maintenant l'ennemi arrive à la ligne de résistance ; il tombe sur nos mitrailleuses, nos fusils-mitrailleurs, nos grenades, nos V. B. et surtout sur la terrible barrière des volontés et des courages.

Tandis que ses trains de combat, ses convois de toute sorte, sûrs de la victoire, s'apprêtent à descendre vers Châlons, son infanterie déjà désabusée se heurte à notre position intermédiaire et achève d'y briser ses derniers efforts. A midi, la partie est gagnée pour nous. Les Boches ne passeront pas, et si, le lendemain matin, après une nouvelle préparation d'artillerie, ils s'obstinent à vouloir passer malgré tout, ils ne réussiront qu'à accentuer leur échec. Le 18 juillet, au cours d'une reconnaissance offensive dirigée par le capitaine GALLAS sur le bois du Chien, ils abandonneront 13 prisonniers et une mitrailleuse entre nos mains.

La résistance héroïque du 166^e a barré la route de Châlons à l'ennemi, et en cette journée du 15, la fortune a changé de camp. D'ailleurs, nos pertes elles-mêmes témoignant de l'effort qu'il nous a fallu soutenir : 15 officiers, 68 sous-officiers, 781 hommes.

Une belle citation à l'ordre de la IV^e Armée vint récompenser en le consacrant, l'héroïsme du régiment au cours de ces journées historiques.

D'autres distinctions individuelles et collectives vinrent également honorer les mérites les plus remarquables. Étaient promus au grade de chevalier de la Légion d'honneur les capitaines BUISSON et ARBOUSSET et le lieutenant PEYRODE ; la Médaille militaire était décernée aux adjudants EUGENE et GRISARD, au sergent GOUBEAU et au soldat HUGUES ; la palme des citations à l'ordre de l'armée était attribuée au commandant BOUCHE, aux sous-lieutenants BOONE et PETIT, aux caporaux BAUDOIN, BERTHE, MALAVIALE et aux soldats MIRAMBAUD et BEGUIN.

Elle était pareillement épinglée aux fanions de la C. M. 2 et des 1^{re}, 7^e et 9^e compagnies.

La ténacité de l'armée GOURAUD permit à l'armée MANGIN d'entreprendre une contre-offensive inaugurée le 18 juillet et couronnée le 11 novembre 1918.

Voici un exemple sublime de l'esprit de sacrifice qui animait les braves du 166^e. Le sergent LOUVRIER, de la 1^{re} compagnie, est blessé grièvement à son poste au bois du Chien. Voyant venir la mort, il écrit à sa mère une dernière lettre qui fut retrouvée sur son cadavre au mois de septembre suivant :

« BIEN CHERE MERE,

« Je te prie d'être courageuse pour lire mon griffonnage, ceci va t'apprendre de moi-même mes derniers moments et ma pensée s'en va vers toi ; sois comme moi courageuse puisque le destin le veut ainsi.

« Tu n'as pas à t'en faire, finis tes vieux jours bien tranquille; ton chocolat, prends-le tous les matins, soigne-toi le mieux possible.

« Je meurs pour mon pays et vais rejoindre bien d'autres là-haut.

« J'ai reçu deux balles, une à la cuisse et l'autre à la poitrine; je me suis fait un bon lit de branches de sapin et je reposerai ici mon dernier sommeil.

« Ton fils qui ne t'a jamais oubliée et t'envoie ses derniers baisers.

V. LOUVRIER.

« Bien mes adieux à tous les amis et clients. »

VIVE LA FRANCE!

« Fais connaître l'endroit où je repose au capitaine de la 1^{re} compagnie, avec mon bon souvenir.

« Tu feras dire deux messes pour moi. J'ai fait mon devoir et meurs content.

« Mes derniers baisers.

« A envoyer à M^{me} LOUVRIER, 16, rue Jeanne-d'Arc, Mayenne (Mayenne),

« Du courage, j'ai..... »

OFFENSIVE DE L'OISE

Combats de l'Ailette, de la forêt de Coucy

(Août - septembre 1918.)

Le 166^e ne quitta la IV^e Armée que pour passer sous les ordres du général MANGIN. Le 20 août, de bon matin, après une série de marches de nuit à travers les forêts de Villers-Cotterêts et de Compiègne, notre régiment se trouve brusquement engagé dans une opération de grande envergure. Il ne s'agit rien moins que d'atteindre et de franchir la rivière de l'Oise. Douze kilomètres nous en séparent. Ils seront couverts en trois jours par les bataillons BAUELLE et LECOCQ.

Le bataillon BAUELLE engagé dans l'attaque dès 7 heures du matin passe au premier rang à 4 heures de l'après-midi et commence à travers bois une progression pénible, mais victorieuse et irrésistible. Cette attaque du 20 août était menée avec le concours des tanks. Le 21, au lever du jour, la marche en avant est reprise. La compagnie PURENNE (2^e compagnie) occupe le village de La Pommeraye. Vers le soir, le bataillon LECOCQ (2^e bataillon) entre en ligne. La résistance de l'ennemi se fait de plus en plus sérieuse. La journée du 22 est une rude journée de lutte et de souffrance, car l'excès de la chaleur ne fait qu'accroître les difficultés de la progression. Mais rien n'arrête l'élan de nos deux bataillons. Le 23, ils recueillent le fruit de leur magnifique endurance : les villages de Quierzy et de Manicamp sont brillamment enlevés, de nombreux prisonniers et un important matériel tombe entre nos mains.

La rivière de l'Oise est bordée par nous et va être franchie lorsqu'un contre-ordre nous ramène sur des positions de repos. Ces quatre journées nous avaient coûté la perte de 4 officiers, 15 sous-officiers et de 142 hommes. Le général de POUYDRAGUIN, commandant le 18^e C. A., décernait au régiment une citation des plus flatteuses. La croix de la Légion d'honneur était accordée au capitaine GALLAS ; l'adjudant CALOIN et le caporal ROET recevaient la Médaille militaire et des citations à l'ordre de l'armée venaient souligner le mérite du chef de bataillon BAUELLE, du capitaine CHARLEUX, du lieutenant DOUCIN, des sous-lieutenants EYNARD et POCH, des sergents RISPAUD et BAUDET et du caporal LANGRAND.

Cependant, le demi-repos qui permettait au régiment de reprendre haleine ne devait durer que cinq jours. Le 29 août, le 166^e passait de l'Oise dans le département de l'Aisne et recevait la périlleuse mission de franchir deux cours d'eau : le canal de l'Oise à l'Aisne et la rivière de l'Ailette.

Les bataillons de première ligne sont les bataillons LECOCQ et ROCHE (2^e et 3^e). La rude tâche qui leur est dévolue ne rebute pas leur courage. C'est à l'armée MANGIN que l'Allemand aux abois oppose la résistance la plus acharnée. L'heure est décisive. Le 166^e le sait. Il sera sévèrement éprouvé, mais atteindra l'objectif. Le canal est franchi dès le 29, mais au prix de quels efforts. Le 2^e bataillon, à défaut de passerelle, utilise un radeau de fortune. Nous ne sommes pas installés de l'autre côté de l'eau qu'il nous faut repousser une violente contre-attaque. Enfin, nous entrons dans le bois d'Arblaincourt, nous faisons des prisonniers, capturons des mitrailleuses; et nous voici au bord de l'Ailette, nouvel obstacle, qui allait arrêter, quarante-huit heures durant, notre avance, tant la réaction ennemie était énergique. Enfin, le 31 août, la rivière est traversée par les 2^e et 3^e bataillons.

Il s'agit maintenant de pénétrer dans la basse forêt de Coucy. Quatre jours se passent sans que nous puissions avancer sensiblement, quand le 5 septembre, l'ennemi obligé de s'avouer vaincu, cède à notre poussée.

Le 2^e bataillon traverse le village de Pierremande ; dans le même temps, le 3^e bataillon se porte en avant, la forêt de Coucy est abordée. Dans les journées du 6 et 7 septembre, les trois bataillons accentuent leur progression sous bois, en dépit du feu des canons et des mitrailleuses.

A la date du 9 septembre, le 2^e bataillon reste seul aux avant-postes ; il atteint la ligne Hindenbourg, garde le contact avec l'adversaire et jusqu'au 14 septembre, maintient ses positions au prix d'efforts héroïques. Nos pertes sont sensibles : 34 officiers, 73 sous-officiers et 841 hommes manquent à l'appel. Mais notre mission est remplie. Durant ces rudes journées, le régiment, vidé de ses cadres et de ses effectifs, a grandi en valeur et en mérite. Fier de l'œuvre accomplie, il pourra prendre quelques jours de repos avant d'être appelé à d'autres luttes. A la suite de ces opérations ; trois Médailles militaires furent accordées au régiment : la première au sergent BRANDON, les deux autres aux soldats BEGUIN et DESCOUSSE. Furent cités à l'ordre de l'armée : le commandant ROCHE, le capitaine LECOCQ, le lieutenant LABRIOT, le médecin auxiliaire LEROUX, le sergent PHILIPPE et le soldat DENAIX.

OFFENSIVE DE Belgique

Combat de la Lys.

C'est en Belgique que le 166^e devait terminer la période active de la guerre. Le 17 octobre, renforcé par le 43^e B. T. S., il relève le 128^e R. I. dans son secteur d'attaque par dépassement de ligne. La mission est de poursuivre l'ennemi dans la direction de Deinze et d'ouvrir la porte à la cavalerie pour l'exploitation.

Le 18 octobre, le bataillon MAZOYER, bataillon de première ligne, s'efforce de progresser dans la direction indiquée, en réduisant par le feu et par la manœuvre les résistances locales. La compagnie MALENFER, avant-garde du bataillon avance jusqu'au moment où elle est bloquée par plusieurs mitrailleuses dissimulées le long des haies et dans les greniers d'une grande sucrerie. C'est alors que la 1^{re} compagnie, magnifiquement entraînée par son chef, le lieutenant DENOYER, s'élance à l'assaut et parvient à moins de 100 mètres de l'usine. La 2^e compagnie profite de cette manœuvre pour entamer la ligne avancée, enlever une ferme, prenant des mitrailleuses et tuant quelques servants. Pendant ce temps, le peloton d'accompagnement et une section d'artillerie s'emploient activement à détruire les mitrailleuses repérées et, le 19 octobre, l'avance pourra se poursuivre méthodiquement. Une reconnaissance sera poussée jusqu'à la Lys.

Dans la nuit du 19 au 20 octobre, le bataillon LECOCQ relève le bataillon MAZOYER. Gardant toujours le contact avec l'ennemi, et manœuvrant avec habileté et opiniâtreté, nos fractions avancées font tomber les résistances successives ; elles abordent maintenant l'obstacle principal : la Lys, rivière de 30 mètres de largeur et d'une profondeur uniforme de 3 à 4 mètres, aux bords encaissés, au courant assez rapide.

Il n'existe aucun gué, aucune passerelle à proximité. Une vieille barque découverte dans les décombres d'une maison est mise à l'eau, et le capitaine LECOCQ, prêchant d'exemple, effectue le premier le passage, protégé par le feu de nos mitrailleuses qui combattent les mitrailleuses ennemies. Avec des moyens aussi précaires, le passage est long et difficile, ce n'est qu'au bout de deux heures que la compagnie LACOUR, tête d'avant-garde, aura pu franchir le cours d'eau. Elle se déploie aussitôt et prend sous son feu la ligne avancée ennemie, de façon à permettre à la 4^e compagnie du 43^e B. T. S. de passer à son tour. Le mouvement terminé, de concert, ces deux compagnies essaient de

progresser, mais l'ennemi constatant la faiblesse de notre situation, déclenche une violente contre-attaque avec un effectif bien supérieur au nôtre, et par un violent bombardement de la rive ouest, empêche l'arrivée des renforts. Pendant plusieurs heures, l'adversaire est maintenu ; il renouvelle ses efforts et lance des troupes fraîches à l'attaque. Les ailes commencent à céder et nos pertes sont sensibles. L'ennemi arrive au corps à corps, la lutte est menée sauvagement des deux côtés, mais la supériorité numérique de celui-ci rejette dans la rivière la 4^e compagnie sénégalaise. La barque a coulé ; le centre de la compagnie LACOUR, acculé à la rivière, se cramponne désespérément à la position, et, grâce à l'appui de nos mitrailleuses de la rive gauche, cause de telles pertes à l'ennemi, que celui-ci est contraint d'abandonner son projet et de se replier. La 5^e compagnie organise alors une solide tête de pont, pendant que la section du génie construit avec les sacs Hébert une passerelle de fortune. Grâce à l'énergie, à la bravoure et à la ténacité du 166^e, le débouché sur la rive droite de la Lys est conservé et la progression va pouvoir reprendre.

Le 21, la compagnie CHARROIS relève la compagnie LACOUR, repousse énergiquement une nouvelle contre-attaque ennemie et, reprenant l'offensive, s'empare de la ferme Peereboon, capturant 27 Allemands. Le 23, le bataillon ANGLARET remplace le bataillon LECOCQ et, malgré les mitrailleuses ennemies, réussit par son ardeur et son mordant à gagner la route de Courtrai à Gand, objectif assigné au régiment. Le 25, le régiment est relevé par dépassement et porté sur la rive ouest de la Lys, où il reste en réserve de corps d'armée.

Il avait perdu, au cours de cette brillante avance, 5 officiers et 242 hommes.

Hommage lui fut rendu par le général DEGOUTTE, dans une nouvelle citation à l'ordre de l'armée.

De plus, la croix de la Légion d'honneur était remise au capitaine LECOCQ, sur le champ de bataille ; la médaille militaire était décernée au caporal GANDNER, et une palme était accordée au capitaine DIOT, aux lieutenants LACOUR et DENOYEZ, aux sous-lieutenants DUFOUR et BRILLE, tous deux tombés au champ d'honneur ; au sous-lieutenant AUBAS, aux sergents DESMALINES, DESCHAMPS, CHAUME et DEBEL-VALET, aux caporaux CASEAUX, GOGUILLON et LEDION et enfin au soldat DAMIEN. Mais convenait-il que le 166^e terminât la guerre au repos ?

Il se devait d'être en alerte jusqu'à la dernière minute. Dans la nuit du 10 au 11 novembre, il repasse la Lys et se prépare à forcer le passage de l'Escaut. Mais l'ennemi, décidément vaincu, refuse le combat et implore un armistice.

Les luttes opiniâtres de ces derniers mois ont porté leur fruit : la victoire est acquise à nos armes.

Un mois après, le 13 décembre 1918, le maréchal PETAIN décernait au 166^e la fourragère aux couleurs de la croix de guerre. Le drapeau était présenté par le lieutenant-colonel SOULA, à qui il avait été réservé de conduire à la victoire le régiment qu'il commandait depuis plus de deux ans.

De ce rapide exposé des faits de guerre, la conclusion se dégage glorieuse :

« Le 166^e R. I., le tout jeune régiment de Verdun, s'est montré durant toute la campagne l'égal, des meilleurs régiments par son moral toujours très haut, par son esprit de dévouement et de discipline toujours intact, par son énergie, sa ténacité, son ardeur offensive. Très nombreux sont les braves du 166^e qui sont tombés à Marcheville, à Riaville, aux Éparges, à Vermandovillers, à Avocourt et à la cote 304, en Champagne, sur les bords de l'Aisne, de l'Ailette, au bois de Coucy et en Belgique. Gloire à nos morts qui, de leur sang, ont inscrit de beaux noms de victoires sur le drapeau du jeune régiment de Verdun. »

